

DU SAMEDI 14
AU VENDREDI 20
MAI 2016

TÉLÉOBS

L'HEBDO DES MEDIAS



CANAL LES ANNÉES CROISETTE



Amir Haddad, qui représente la France, fait partie des favoris.

LA CAMPAGNE DE L'EUROVISION

Derrière le kitsch et les paillettes, le plus célèbre concours télévisé de chansons au monde est une gigantesque machine qui se gagne au terme d'un long marathon. Cette année, la France semble avoir toutes ses chances. Enquête. **PAR ANNE-FRANCOISE HIVERT**

Lincroyable mais vrai... Et si, trente-neuf ans après la victoire de Marie Myriam à Londres, en 1977, la France finissait par remporter de nouveau l'Eurovision ? Les sites de paris en ligne ont beau donner gagnant le Russe Sergueï Lazarev, Amir Haddad fait partie des favoris avec sa chanson électro-pop « J'ai cherché ». En témoigne le vote de l'Organisation générale des Amateurs de l'Eurovision (OGAE), qui compte plus de 10 000 adhérents dans 45 pays et plébiscite le candidat de France Télévisions. Sur les réseaux sociaux, même chose : il n'y en a plus que pour le finaliste de « The Voice ». Il fait littéralement fondre les fans du grand concours européen de la chanson, dont la finale se déroule samedi à Stockholm. Pour cette 61^e édition, qui, dans

une Europe plus divisée que jamais, s'est choisi pour slogan « *Come together* » (« rassemblez-vous »), le chanteur franco-israélien ne manque pas d'atouts : son charme, bien sûr, son profil multiculturel – père d'origine tunisienne, mère hispano-marocaine, enfance entre la France et Israël –, sa chanson mêlant le français et la langue de Shakespeare (ce qui a fortement déplu au secrétaire d'Etat à la francophonie André Vallini) et un clip qui fait l'éloge de la diversité et de la combativité. A l'étranger, les experts sont unanimes : après des années d'errance, France Télévisions aurait enfin trouvé la formule magique lui permettant d'espérer la victoire.

France 2 n'a pas lésiné sur les moyens : mise en place de partenariats avec le groupe de médias en

ligne Melty, le service de streaming musical Deezer, RFM... ; tournée des plateaux télé en France et à l'étranger pour Amir ; concerts de promo à Londres, Amsterdam et Tel-Aviv ; omniprésence sur les réseaux sociaux, où le candidat français pose avec ses concurrents. Le message est clair : critiquée par ses voisins pour son manque d'engagement les années passées, la France, après avoir longtemps semblé snober l'épreuve – et malgré ses fiascos à répétition –, est désormais investie à plein dans la compétition. Car le kitsch et les paillettes ne sont que la partie émergée de l'iceberg Eurovision : le concours est un véritable marathon, avec figures imposées et campagne promotionnelle plus impitoyable que les primaires américaines, où l'argent, le marketing et la politique ont toute leur place.

L'échec cuisant de Lisa Angell à Vienne, l'an dernier, arrivée 25^e sur 27, avec seulement quatre points, a semble-t-il marqué un tournant. Et propulsé l'Eurovision parmi les sujets nationaux. Deux jours après la gamelle historique, ce n'est rien de moins que l'ex-ministre des Affaires étrangères Laurent Fabius

qui monte au créneau sur France Inter : la prestation de la France, lâchet-il, c'était « *un peu la télévision avant l'invention de la télévision* ». L'ancien chef de la diplomatie française appelle même au sursaut : « *Si on participe, il faut participer dans des conditions qui nous permettent d'être dans les premiers rangs.* » Message reçu.

Quelques semaines plus tard, Edoardo Grassi décroche son téléphone. Originaire de Florence, l'Italien de 29 ans travaille dans une société de production parisienne. Il est fan de l'Eurovision depuis l'enfance. Il appelle Nathalie André, la directrice des divertissements de France 2. Ils se donnent rendez-vous dans un café parisien. L'entretien, qui devait durer moins de trente minutes, se prolonge pendant deux heures. Le lendemain, Edoardo Grassi, qui veut « *chiquiser* » le concours auprès du public français, est embauché à plein-temps pour diriger la délégation tricolore. L'opération Eurovision est lancée.

Amir est approché dans la foulée. Il accepte immédiatement la mission, avec une seule condition : que sa participation ne soit annoncée qu'après la sortie de son album, « *pour laisser à sa chanson le temps de vivre sans être connotée Eurovision* ». « *On part de loin* », précise Edoardo Grassi, qui, tel un diplomate, part à la rencontre de ses homologues en Italie, en Espagne et en Suède – « la Mecque », avec six victoires au compteur, dont celle d'Abba.

A Stockholm, Christer Björkman, chef d'orchestre des deux dernières victoires du royaume, l'accueille à bras ouverts. Le Suédois n'a pas compris la prestation de Lisa Angell : « *Quelle nonchalance. On avait l'impression d'être vingt ans en retard, comme si la France avait raté l'évolution de la compétition, dont le format ressemble aujourd'hui bien plus à ce que produit une chaîne comme MTV qu'à un traditionnel concours de la chanson.* » Car dans nombre de pays (dont les Etats-Unis, où il sera retransmis pour la première fois en direct sur la chaîne Logo), l'Eurovision est tendance et, désormais, avec YouTube et les plateformes de téléchargement comme iTunes, c'est une machine à cash mondiale.

Chez les fans du concours, on apprécie l'enthousiasme du nouveau chef de la délégation française. Stéphane Chiffre, ingénieur parisien de 45 ans, préside le club Eurofans, qui compte 300 adhérents. « *Ça fait des années que nous disons qu'il ne faut pas sous-estimer l'importance du "soft power", la diplomatie. Mais, à France Télévision, on nous répondait qu'on n'allait pas soudoyer les diffuseurs étrangers, alors qu'on ne parlait que de lier des contacts et de se faire connaître.* » D'autant que la France part en position de faiblesse, estime Edoardo



La Suède, vainqueur l'an dernier, est représentée par Frans et sa chanson « If I Where Sorry ».

Grassi : « *Nous n'avons pas d'amis. C'est donc important de nouer des relations et d'établir une solidarité avec les voisins.* »

Le géographe Jean-François Gleyze confirme. Il s'est livré à une étude statistique des votes entre 1993 et 2008. Trois groupes de pays, favorisés par les sur-votes de leurs voisins, sortent du lot : les pays scandinaves, ceux de l'ex-Yougoslavie et un bloc plus diffus à l'est de l'Europe. L'Allemagne, quant à elle, victorieuse en 2010, « *n'appartient à aucun groupe mais profite de sa position, bien imbriquée dans les trois blocs* », tandis que la Turquie (absente cette année) ou l'Arménie « *bénéficient du vote de la diaspora* ». Conclusion, selon le géographe : « *Faute d'un groupe de pays amis qui fait caisse de résonance, si la France veut l'emporter, il faut qu'elle casse la baraque* », alors qu'en face, la Russie, par exemple, « *peut gagner avec seulement une chanson et un numéro corrects* ».

Or la plupart des concurrents du candidat français ont souvent des mois de préparation derrière eux. De plus en plus de pays organisent

désormais des qualifications nationales pour sélectionner leur champion. Le concours le plus prestigieux reste le Melodifestivalen suédois, qui se déroule sur six semaines, avec 28 artistes en compétition et 12 millions de votes enregistrés le soir de la finale (dans un pays de 10 millions d'habitants). L'Italie, pour sa part, envoie depuis 2011 le vainqueur du Festival de San Remo et collectionne les bons classements. Une mairie se gagne dans les meetings et sur les marchés ; l'Eurovision se remporte dans les festivals et les salons. L'Italie est le seul des plus gros contributeurs au budget de l'European Broadcasting Union (EBU) à s'en tirer à peu près correctement depuis l'élargissement de l'Eurovision aux pays de l'Est et l'instauration de demi-finales.

Cette année, 42 pays étaient en lice – après l'élimination de la Roumanie pour défaut de paiement auprès de l'EBU. Il n'en reste que 26, samedi soir, pour la finale. Six sont qualifiés d'office. Outre le pays hôte, les « big five », c'est-à-dire les plus gros contributeurs financiers du show : France, Espagne, Italie, Royaume-Uni et Allemagne. Pourtant, difficile de parler d'un avantage, selon Karen Fricker, professeur d'art dramatique à l'université de Brock, au Canada, et initiatrice d'un réseau international de recherche sur l'Eurovision. Elle est convaincue qu'en acceptant cette exception, « *les big five se sont tiré une balle dans le pied* ». Assurés de leur place, ils ne faisaient pas campagne. Pas de rodage, pas de tournée des potes, pas d'opérations séduction... Et de gros crashes à l'arrivée. Y compris pour la Grande-Bretagne, berceau de la pop.

Ce n'est donc que le soir de la finale que la plupart des téléspectateurs découvrent, souvent avec stupeur, la chansons des pays qualifiés d'office. Et peu importe que les organisateurs tentent d'y remédier cette année en présentant les interprètes au public, lors des demi-finales, estime la chercheuse : « *Car les autres pays ont trop d'avance. Ils se battent pour accéder au concours, tandis que la France ou le Royaume-Uni semblent prendre une posture ironique face à une compétition qu'ils ne comprennent plus.* »

En face, les autres font le maximum pour gagner, constate Milija Gluhovic, professeur de théâtre à l'université de Warwick, en Grande-Bretagne, qui a participé au groupe de recherche sur l'Eurovision : « *Les pays de l'Est n'hésitent pas à envoyer leurs plus grandes stars. Cette offensive a fini par payer face aux pays de l'Ouest, convaincus de leur supériorité culturelle.* » Tous les moyens sont bons pour l'emporter, y compris, par exemple, « *exploiter l'angle LGBT* », raconte Milija Gluhovic, qui cite la prestation de la Serbie, sa terre natale, vainqueur du concours en 2007 « *avec une chorégraphie pensée en fonction de la communauté gay* », alors que le pays bafouait les droits des homosexuels.

Ce n'est pas un hasard si la plupart des anciennes républiques du bloc soviétique, une fois leur indépendance acquise, se sont empressées de demander à participer au concours, assure Paul Jordan, auteur d'une thèse sur l'Estonie : « *L'Eurovision est un moyen, pour eux, d'être*

présents sur la scène internationale, de la même façon que les jeux Olympiques. » En plein processus d'adhésion à l'Union européenne, Tallinn a transformé sa victoire en 2003 en démonstration de force en organisant l'année suivante une compétition sans faute pour prouver que l'Estonie avait sa place au sein de l'UE. La politique a beau être officiellement bannie de l'épreuve, elle n'est jamais loin. Le choix des titres est parfois éminemment politique. En 2009, l'EBU disqualifie la Géorgie et son très explicite : « *We Don't Wanna*

LES PAYS DE L'EST N'HÉSITENT PAS À ENVOYER LEURS PLUS GRANDES STARS : UNE STRATÉGIE PAYANTE.

Put in » [entendre Poutine, NDLR]. Mais, selon Karen Fricker, « *il faut savoir lire entre les lignes* » : en 1970, une candidate catholique nord-irlandaise entonne une chanson sur la paix pour représenter l'Irlande alors que les rues de Belfast sont à feu et à sang ; en 2016, l'Ukraine choisit une

artiste originaire de Crimée, avec un titre, « 1944 », dénonçant la déportation de 250 000 Tatars par Staline... « *L'Eurovision reflète les réalités européennes du moment* », assure la chercheuse.

Dans une Europe divisée, le Suédois Christer Björkman espère que l'édition 2016 permettra de « *montrer que nous sommes encore capables de nous rassembler autour de quelque chose* ». Mais le pari n'est pas sans risque, selon le Britannique John Kennedy O'Connor, auteur d'un ouvrage sur l'histoire du concours, qui craint que « *si la Grande-Bretagne finit en bas du tableau, le résultat pourrait jouer un rôle subliminal dans le référendum sur le Brexit, en apportant encore la preuve que le reste de l'Europe nous déteste* ». Moscou, qui rêve de gagner, a déjà fait savoir qu'en cas de victoire russe, l'édition 2017 se déroulerait à Sotchi. ■

► « **La 61^e Edition du Concours de l'Eurovision** » samedi, à 20h55, sur France 2.